

NUMERO 554

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

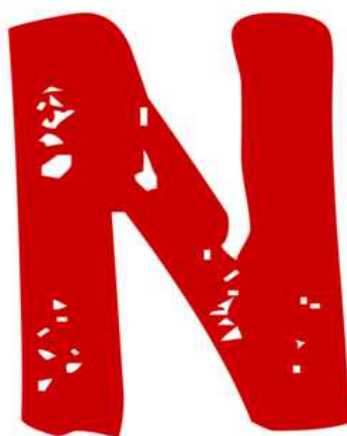
Lacan Quotidien



La haine est sans raison, mais elle n'est pas sans objet

par Clotilde Leguil

Dans l'après coup du massacre du 13 novembre 2015 à Paris, plus d'un mois plus tard, cette formule m'est venue à l'esprit en écho à ce que Lacan dit de l'angoisse dans son Séminaire X. Sans cause, mais pas sans objet. La haine n'est pas l'angoisse, c'est vrai. Elle est une passion, qui révèle un point aveugle dans le rapport à l'Autre. Mais comme l'angoisse, elle a un objet, elle se choisit un objet, elle s'accroche à un objet comme à une proie dont elle se satisfait avec avidité. La haine est donc sans raison, mais elle n'est pas sans objet. Cette formule m'est venue comme une réponse au malaise que j'éprouve, depuis le mois de janvier dernier, à lire ou à entendre (1) certaines analyses qui cherchent les raisons qui pourraient expliquer les tueries des mois de janvier et novembre 2015 à Paris.



Cette réponse, je l'ai trouvée grâce à la lecture du dernier livre du philosophe Jacob Rogozinski sur la logique de la haine – *Ils m'ont haï sans raison. De la chasse aux sorcières à la Terreur*. J'ai été soudain inspirée par ce titre, reprenant un psaume chrétien, qui résonnait en moi avec l'abord lacanien du point d'angoisse. J'ai trouvé dans cette formulation, « la haine est sans raison mais elle n'est pas sans objet », une autre approche de la question. Une approche qui ne



porte pas sur les causes. Une approche qui ne cherche pas à expliquer, à rendre raison des motifs qui pourraient éclairer le phénomène du terrorisme et son nouveau visage, à partir d'un principe de causalité. Oui, la haine est toujours sans raison. C'est même le propre de la haine. Mais elle n'est pas sans objet. Elle a pu se déverser dans notre histoire sur les juifs, sur les chrétiens, sur les sorcières, sur les cathares, sur les lépreux, sur les protestants, sur les révolutionnaires qui ne l'étaient pas suffisamment au regard des exigences de la République nouvelle, sur les fous, sur les homosexuels, sur les anormaux, sur les femmes adultères, etc., autant de figures de l'Autre dans son étrangeté ou son caractère inassimilable. La haine engendre la persécution des suspects, la légitimation de la terreur, la théorie du complot, l'identification de l'ennemi parmi nous. Il s'agit toujours de s'attaquer « à un ennemi caché sous l'apparence du Bien (2) » et de punir sans limite l'Autre qui serait responsable de la souffrance humaine.

Grâce à ce livre – qui s'inscrit dans la tradition d'un Michelet en interrogeant la logique de la persécution –, je peux me formuler plus clairement pourquoi la grille de lecture causaliste me met si mal à l'aise. Car ce livre en offre une autre. J. Rogozinski écrit ainsi à propos de la haine « qu'aucune cause dans le monde ne permet de l'expliquer » mais que néanmoins « son apparition obéit à certaines règles (3) » et relève d'une logique.

À propos du 13 novembre 2015, comme des 7 et 9 janvier de la même année, il ne s'agit peut-être pas de rechercher les causes du phénomène. La recherche des causes ne conduit-elle pas à tenter de comprendre ? Faut-il essayer de comprendre et de les comprendre, ceux qui haïssent ? La perspective sociologique offre une grille de lecture qui revient sous couvert de s'interroger sur les causes, à légitimer, ou à justifier, ou à rendre compréhensible, ce qui est pourtant sans raison. L'essayiste américain Paul Berman écrivait dans la même veine, dans les pages Débats du *Monde*, qu'il n'y a pas de causes sociales au djihadisme : « La doctrine des causes profondes nous induit à penser que la rage insensée, étant le résultat prévisible d'une cause, ne saurait vraiment être insensée. Pire : la doctrine des causes profondes nous conduit au soupçon que nous pourrions nous-mêmes en être la cause (4) ». En effet, cette recherche des causes, telle qu'elle surgit ça et là, au sein des tentatives de chacun de parler de ce qui a fait trauma, tend à dériver vers une forme d'auto-reproche : ne sommes-nous pas la cause de leur haine ?

Voilà peut-être pourquoi la recherche des causes sociales repose sur un postulat qui est passé sous silence, celui-ci qui veut croire à une explication qui permettrait de trouver la raison d'un tel surgissement de violence. « Chômage ou pauvreté : les sciences humaines nous disent que le contexte social peut permettre de comprendre la radicalisation islamiste. C'est une erreur. Le véritable ressort est la haine idéologique », écrit ainsi P. Berman.

La haine n'a pas de cause, mais est de l'ordre d'un affect au fondement même de la pulsion. Elle n'est pas le propre des plus pauvres, elle n'est pas le propre des sans emplois, elle n'est pas le propre des victimes de la cruauté du monde. Elle est au cœur de la topologie subjective et témoigne de ce rapport de proximité et de rejet à la fois, que le sujet peut entretenir avec la figure de l'Autre. C'est là que « l'analyse apporte des lumières sur la haine de soi (5) », dit Lacan dans *L'Éthique de la psychanalyse*.

Lacan le disait à propos de la clinique, *Gardez-vous de comprendre*. On peut le dire aussi à propos de cette jouissance réelle qui fait irruption sous la forme atroce de ces passages à l'acte calculés. Comprendre, n'est-ce pas une façon de continuer à fermer les yeux et de s'aveugler en voulant croire à une raison qu'il suffirait de supprimer pour supprimer du même coup la haine ? La jouissance n'est pas une cause, mais elle a une logique. Les *assassins-martyrs* du djihad sont habités par « une sombre jouissance de tuer les autres en se tuant soi-même (6) ». Il n'est pas tant question de religion que de commandement pulsionnel. Il n'est pas tant question de transcendance que d'un extrémisme pulsionnel insensé.

Lacan en 1974 annonçait pour l'avenir le « triomphe de la vraie religion ». « Elle ne triomphera pas seulement sur la psychanalyse, elle triomphera sur beaucoup d'autres choses encore. On ne peut même pas imaginer comme c'est puissant la religion (7) ». Ce que nous vivons aujourd'hui en France témoigne-t-il du triomphe de la religion dont parlait Lacan ? De quelle religion est-il question dans ces passages à l'acte ? Celle de la jouissance plus que celle du monothéisme. Plutôt qu'un triomphe de la religion, nous vivons peut-être comme l'avait écrit le politologue Olivier Roy il y a quelques années une *mutation de la religion*. Le fondamentalisme serait alors « la forme la mieux adaptée à la mondialisation, parce qu'il assume sa propre déculturation et en fait l'instrument de sa prétention à l'universalité (8) ». Cette haine sans raison mais pas sans objet trouverait alors son terrain privilégié dans cette mutation de la religion, qui n'a plus pour fonction de relier et de faire lien social, mais de détruire et de commander.



Emmanuel Carrère l'écrivait dans son *Royaume*, rappelant l'opposition romaine entre la *religio* et la *superstitio* : « Instruits par l'expérience, nous redoutons par-dessus tout ceux qui prétendent connaître la formule du bonheur, de la justice, ou de l'accomplissement de l'homme, et la lui imposer (9) ». Et si nous les redoutons, c'est que nous lisons à travers cette certitude et ce rapport au Bien le chemin que se fraye la haine. Nous ne connaissons pas la formule du bonheur, ni celle de l'accomplissement de l'homme, mais avec Freud et avec Lacan, nous savons que c'est en nous gardant de la connaître que nous tenons à distance la logique de la haine. À la certitude, nous préférons l'incertaine identité de notre être. Car c'est aussi dans cette dimension d'incertitude, de remise en question de notre identité que gît notre histoire. C'est ce qui fait notre singularité, une incertaine identité qui est une chance à condition qu'on soit prêt à la défendre face aux certitudes de la pulsion de mort.

1 : On en avait un exemple paradigmatique en écoutant Jacques Rancière dans l'émission *Répliques* d'Alain Finkielkraut sur « Les intellectuels, le peuple et la République » le 13 juin 2015, sur France-Culture à laquelle participait Jacques-Alain Miller faisant valoir contre ce dernier l'effet angoissant de cette perspective causaliste.

<http://www.franceculture.fr/emission-repliques-les-intellectuels-le-peuple-et-la-republique-2015-06-13>.

Voir aussi: Laignel-Lavastine, A. *La pensée égarée, islamisme, populisme, antisémitisme, essai sur les penchants suicidaires de l'Europe*, Grasset, 2015

2 : Rogozinski J., *Ils m'ont haï sans raison. De la chasse aux sorcières à la Terreur*, Cerf, 2015, p. 385.

3 : *Ibid.*, p. 403.

4 : Berman P., « Il n'y a pas de causes sociales au djihadisme », *Le Monde*, 1^{er} décembre 2015, p. 16.

5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 108.

6 : Rogozinski J., *Ils m'ont haï sans raison, De la chasse aux sorcières à la Terreur*, Cerf, 2015, p. 41.

7 : Lacan J., *Le Triomphe de la religion*, Seuil, 2005, p. 79.

8 : Roy O., *La Sainte ignorance. Le temps de la religion sans culture*, Seuil, 2008.

9 : Carrère E., *Le Royaume*, P.O.L., 2014, p. 475.



Vers la lumière

Remarques sur *Le fils de Saul* de Laslo Nemes et sur une exposition

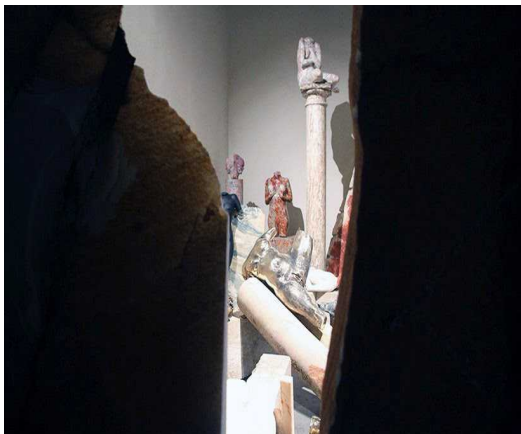
par Pierre Stréliski

Quand parurent en même temps les séminaires de Lacan sur *Le Transfert* et sur *L'envers de la psychanalyse*, la presse salua cet événement en prophétisant qu' « on avait là les instruments de la pensée de demain ». C'était il y a 25 ans, et demain c'est aujourd'hui. Et en effet la psychanalyse défend la vie dans le concert de mort qui se déchaîne dans cet aujourd'hui. Il s'agit de parier sur la vie, et sans doute le transfert – c'est-à-dire l'amour – et l'envers de la psychanalyse – c'est-à-dire la politique – sont-ils les parangons de cette tâche opiniâtre, quand le réel pleut à la place des nuées signifiantes.

Jacques-Alain Miller notait qu'on assistait dans le monde contemporain à une inversion du rapport entre le réel et les semblants. « Le principe selon lequel le semblant domin[ait] le réel est en quelque sorte le principe même du structuralisme, [...] le réel structuraliste est conçu comme une distribution d'éléments, c'est-à-dire déjà finalisé par le signifiant, [mais la formule] "il n'y a pas de rapport sexuel" est un renversement radical qui pose que le semblant s'inscrit là où dans le réel il y a pas de savoir : c'est le trou du réel qui détermine ce qui peut s'inscrire alors de semblant (1). Le réel domine en effet , ô combien, et résonne en nos âmes meurtries la prophétie de Lacan dans sa « Proposition de 1967 » : « Ce que nous en avons vu émerger pour notre horreur représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant » (2).

Que faire alors ? Surtout ne pas se taire et dire des petites choses, et peut-être moins sous forme de commentaires d'un insensé écrasant, que sous forme d'autres choses, des petites lumières qui nous éclairent dans le noir. Par exemple, s'autoriser à rapprocher de façon incongrue deux souvenirs et deux lieux où le spectateur happé par ce qui lui est montré expérimente ce rapport inversé réel – semblant.

Ainsi la visite cet été de *La Biennale de Venise* à l'Arsenal a-t-elle été une telle rencontre. L'ancienne Corderie accueille tous les deux ans des artistes du monde entier, c'est un bâtiment époustouffant de trois cents mètres de long et de dix mètres de haut sous une poutraison somptueuse que soutiennent de puissants piliers de marbre. Austère et grandiose, l'exposition était cette année spécialement sombre, mélancolique, et on circulait dans un dédale d'œuvres oppressantes : des amoncellements, des photos, des vidéos et des rumeurs sourdes. On traversait la longue enfilade sévère avant de déboucher sur le bassin au fond du chantier naval où, après avoir croisé d'étranges oiseaux de fer, on arrivait au *Tese delle Vergine* dans le pavillon de l'Italie. Là, divine surprise, on retrouvait la beauté. Vanessa Beecroft y a installé



deux immenses blocs de marbre qui créent une brèche par laquelle on peut apercevoir un imbroglio luxuriant et gai de sculptures – des corps de femmes, dorés, noires ou de porphyre, des bustes, des fragments de colonnes doriques – une énigme lumineuse. L'oeuvre s'appelle « Sans titre » mais le semblant qu'elle érige, ménagé entre le réel de la pierre brute et l'exubérante beauté qui s'aperçoit dans la fente de cette pierre, n'est pas éblouissant mais convaincant, bien plus que les lourdes évocations du réel que balbutiaient les bruits et les amoncellements précédents. La beauté comme semblant y rivalise avec le réel.

Peut-on comparer une Biennale d'art contemporain et un film ? En tout cas ce fut le même choc. *Le fils de Saul* a été accueilli par un concert de louanges saluant ce premier film qui était pourtant une entreprise ardue : comment représenter l'irreprésentable ?

Claude Lanzmann a aimé le film de Laslo Nemes. Il dit que ce jeune réalisateur « est comme son fils » (3), que son oeuvre s'inscrit dans la continuité du propos de ce qu'il avait voulu écrire avec Shoah en 1985. Lanzmann n'avait pas aimé *La liste de Schindler* de Steven Spielberg. Il lui reprochait une sorte de facticité romanesque, où la forme pouvait être trop voyante, pas assez allusive par rapport au fond. Par exemple, la couleur rouge du manteau de la petite fille au milieu du noir et blanc du film. Pourtant tiré d'une histoire vraie, le film se laisse aller à une mise en scène aux procédés douteux de suspense mélodramatique. Verdict de Lanzmann : « Un certain absolu d'horreur est intransmissible : prétendre le faire c'est se rendre coupable de la transgression la plus grave. La fiction est une transgression ; je pense profondément qu'il y a un interdit de la représentation. Le feuilleton ou le film hollywoodien transgressent parce qu'ils trivialisent, abolissant le caractère unique de l'holocauste » (4).

Le fils de Saul est-il une telle fiction ? Il est surtout une narration, une progression qui résonne avec ce qu'est une psychanalyse au XXI^e siècle, quand elle est orientée par le réel.

Ce film dit quelque chose de très simple : le réel est le décor, il est l'enfermement, l'*Umwelt* où l'on vit, où l'on déplace son corps. Lacan disait en 1973 que « la jouissance [un des noms du réel] ne s'évoque, ne se traque, ne s'élabore qu'à partir d'un semblant » (5). Cette remarque a été un *memento* pour la conduite des cures. Jacques-Alain Miller nous a guidés sur l'usage à faire de cette « Nature des semblants » (6), sur ce qu'il y a de fiction et ce qu'il y a de réel dans une psychanalyse et comment y faire avancer un sujet. « Le semblant n'est pas vaine illusion, disait-il. Le semblant opère » (7)

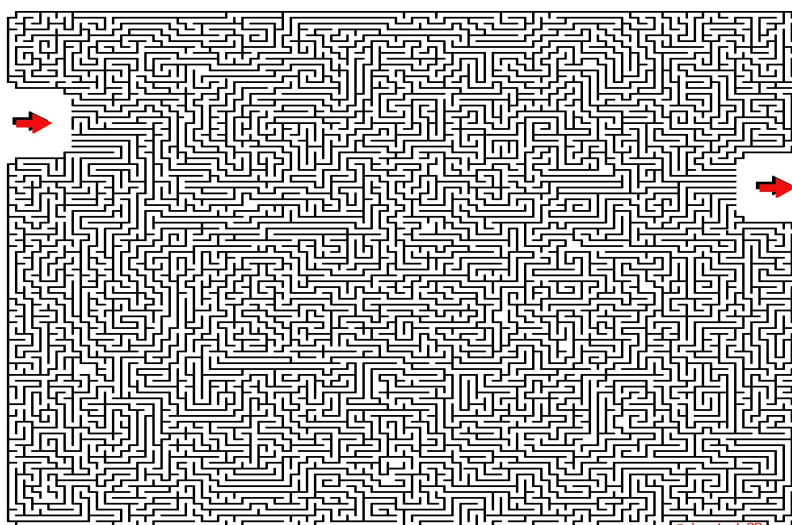
Peut-être le bougé qui s'observe dans la clinique d'aujourd'hui est-il que, suivant la révolution du monde, ceux qui viennent demander à s'analyser voient de moins en moins l'inconscient masquer le réel et sont de plus en plus face à un réel flou et envahissant qu'il faut traiter on ne sait comment.

C'est cela que montre *Le fils de Saul* : des corps, cadavres flous ou détails de chairs insensées. S'en détache un corps qui devient l'objet même, l'enjeu du film : comment l'humanité persiste-t-elle ? Est-ce toujours *via* les semblants ? Oui, mais ici c'est à l'envers de *Encore* : ce n'est pas l'ordre symbolique qui s'ouvre au réel *via* le semblant, l'objet *a* ; c'est le réel qui peut, non pas se symboliser, mais s'imaginariser. Ce film n'est pas que l'histoire d'une errance au milieu des bruits ou des images incongrues, celle par exemple de cet arrêt sur un sein galbé, image

érotique, erratique, aperçue un instant, perdue dans le magma sans nom. Ce film est un bout de l'histoire d'un homme, Saul Ausländer, juif hongrois, *Sonderkommando* dans une des Unités Spéciales de Birkenau, *Schlepper* dans une chambre à gaz, ouvrier de l'horreur chargé de traiter les *Stücke*, les pièces, avant et après qu'on les tue. Il est *Ausländer*, mais il n'est pas *L'étranger* de Camus, aux prises avec « le silence déraisonnable du monde », il est un parlêtre silencieux dans « un monde où se vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Etre" » (8). Dans ce dernier cercle de l'Enfer, l'histoire pourtant se crée dans une rencontre, effarante : un cadavre s'avère être un corps qu'on reconnaît et qu'on veut nommer en lui donnant une sépulture et une parole, une prière, le Kaddish. Le corps de l'enfant mort devient un « corps parlant » (9). On passe de la chair sans nom à un corps nommé. Et il faut, c'est la seule nécessité qui alors envahit Saul, il faut que ce corps devienne un corps parlé. Toute son action va tendre vers ce but unique et ultime. Et l'on voit apparaître à la fin dans cette trajectoire que dit le film, quelques verdure, de l'eau, les forêts de bouleaux de la Silésie orientale, qui se substituent aux ocres et aux noirs des chambres et du camp. Un décor apparaît qui n'est plus le réel mais l'esquisse d'un paysage. Là encore, un semblant s'est logé à la place du trou du réel. De la lumière.

Telle est aussi une psychanalyse : un parcours qui, d'évidence, est sans mesure avec celui d'une exposition d'art contemporain ou l'intention d'un film, mais néanmoins partage avec ces minces exemples d'être une expérience qui ne se pare ni d'illusions ni d'optimisme et ne débouche pas sur le désespoir.

Telle devra être également notre actualité.

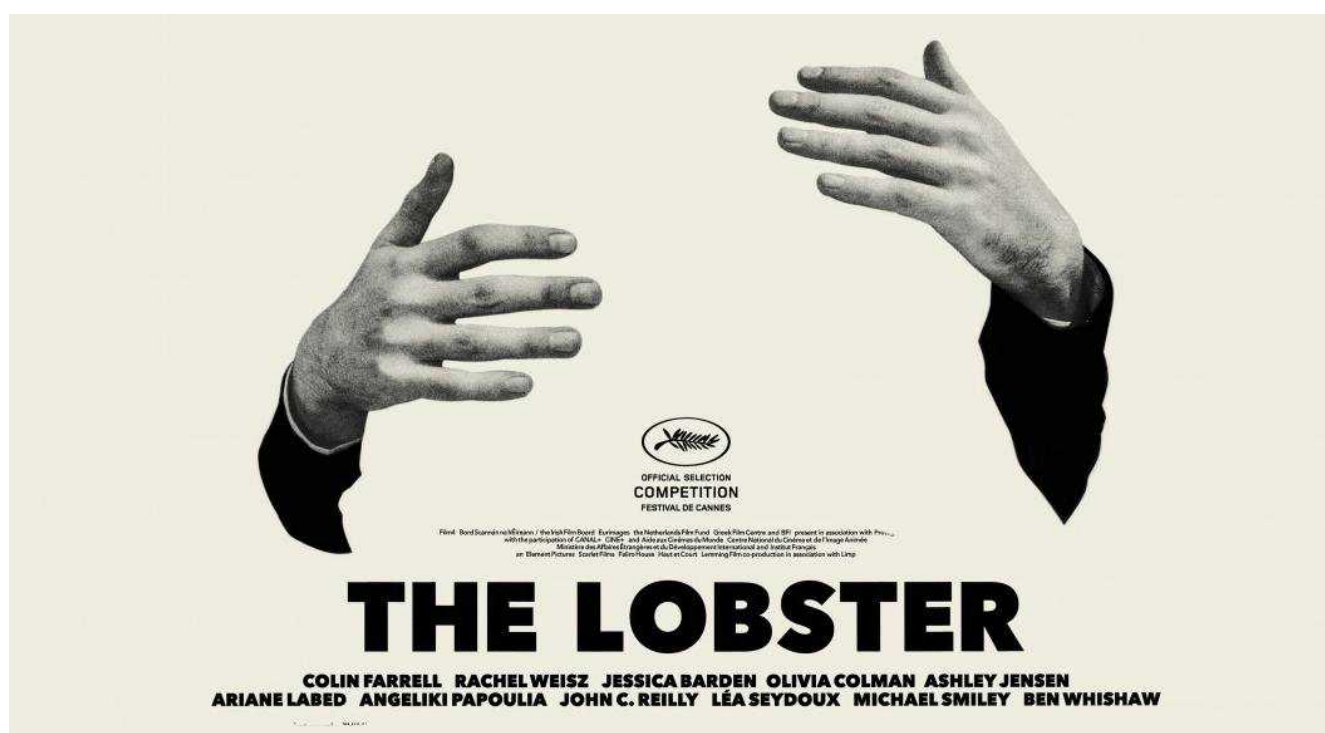


- 1 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'expérience du réel dans la cure analytique », cours du 25 novembre 1998, inédit.
- 2 : Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 257.
- 3 : Lanzmann, C., interview parue dans *Télérama*, 24 mai 2015.
- 4 : Lanzmann C., interview parue dans *Le Monde*, 3 mars 1994.
- 5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 85.
- 6 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. La nature des semblants », cours 1991-1992, inédit.
- 7 : *Ibid.*, cours du 18 décembre 1991, inédit.
- 8 : Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, *op. cit.*, p. 819.
- 9 : Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », in *Scilicet. Le corps parlant. Sur l'inconscient au XXIe siècle*, ECF, collection rue Huysmans, Paris, 2015.



The Lobster : il en pince pour elle

par Dominique Corpelet



Si, au terme de son séjour à « l'Hôtel », David n'a pas trouvé une nouvelle partenaire, c'est en *lobster*, en homard, qu'il préférerait être transformé. Son choix se porte sur le crustacé parce qu'il aime la mer, mais surtout parce que cet animal au sang bleu a une longévité record et qu'il reste fertile jusqu'à son dernier jour. David vient de se faire quitter par sa femme. Lors de l'entretien d'admission à l'Hôtel, il hésite : est-il vraiment hétérosexuel ? Son unique aventure homosexuelle quand il était étudiant le conduirait plutôt à se dire bisexuel, mais, comme le lui précise la femme qui établit sa fiche d'entrée, cette « catégorie » n'est plus usitée dans l'établissement car elle pose trop de problèmes de fonctionnement. Au temps des classements selon les préférences sexuelles, il faut savoir se ranger.

Quarante-cinq jours pour retrouver un partenaire, voilà le défi posé à cet homme. À cette fin, les méthodes qui ont cours à l'Hôtel sont dignes du comportementalisme le plus rigoureux. Le premier jour, on commence par lui attacher la main droite dans le dos pour lui interdire tout recours au plaisir solitaire. On lui montre, comme aux autres pensionnaires, des saynètes destinées à le convaincre des bienfaits du couple et des méfaits du célibat : « La vie est facile quand on va par deux. » On organise des bals, on suscite la rencontre.

Mais où nous trouvons-nous ? S'agit-il d'un établissement destiné à ceux qui sont en mal de rencontres et qui aspirent à une vie de couple ? Se dévoilent alors les maîtres-mots d'un discours totalitaire. Dans cette société où ni le temps ni le lieu ne sont situés, les individus *doivent* être en couple. C'est le seul mode d'être autorisé pour vivre dans la Ville.

Seules peuvent faire couple deux personnes qui présentent un même trait : saigner du nez, être myope, avoir une belle voix ou de beaux cheveux, un beau sourire, un cheveu sur la langue... Le choix du partenaire ne s'oriente pas sur le désir, mais sur le partage d'un signe distinctif, « *a defining characteristic* ». Si par bonheur on trouve son double, on est sauvé. Le

couple est alors parfaitement assorti, « *perfectly suited* », et l'Hôtel attribue aux élus une chambre double, puis leur octroie un séjour de quinze jours en voilier, ultime épreuve avant d'être autorisés au retour en ville. Si le couple traverse une crise, on lui alloue un enfant : « ça aide beaucoup ».



L'histoire que le réalisateur grec Yorgos Lanthimos imagine pour son nouveau film, *The lobster* (prix du Jury de Cannes 2015), fait froid dans le dos : on appelle ça une dystopie quand, à l'envers d'une utopie, tout est conçu pour causer le malheur des individus – *Metropolis*, *Le Meilleur des mondes* ou encore *1984*. Enfermés dans un monde totalitaire, les sujets n'ont plus qu'à marcher au pas et à taire leur désir. Le système s'impose à tous et n'est pas questionnable.

Pour les célibataires à rééduquer, plusieurs sorties sont possibles. L'idéal est de trouver un partenaire et de repartir en couple. Ceux qui n'y arrivent pas au terme du séjour seront conduits à la « *transformation room* » pour être transformés en l'animal de leur choix. C'est une seconde chance de faire couple, leur dit-on, avec cette limite qu'il faudra trouver un partenaire de la même espèce. Pour prolonger leur séjour à l'Hôtel, les pensionnaires partent en forêt (*The Wood*) à la chasse aux « Solitaires » (*The Loners*) : un Solitaire capturé équivaut à un jour de plus à l'Hôtel.

David, non sans s'être appliqué à trouver une partenaire parmi ces *Uns-tout-seuls*, emprunte une voie alternative : il s'évade de l'Hôtel pour rejoindre les Solitaires, les hommes et les femmes qui objectent à l'idéologie de *faire couple*. Ces résistants se sont regroupés et ont trouvé refuge dans la nature. L'idéologie n'en est pas moins féroce. Là, à l'envers du discours dominant, il est strictement interdit d'avoir des relations sexuelles ou même d'embrasser, sous peine de se voir infliger « le baiser rouge » ou « le rapport sexuel rouge », mutilation des parties

du corps compromises. Au contraire, la masturbation est prescrite. Le plaisir doit être solitaire, jusque dans l'unique musique autorisée, la techno, qui ne se danse pas en couple. Échappant à un univers féroce pour en rejoindre un autre tout aussi effrayant, David, fatigué mais non résigné, va faire une rencontre contingente : il tombe amoureux d'une femme myope comme lui. Pour s'aimer, il va leur falloir se cacher et s'inventer une langue privée.

The lobster est un film dont l'absurdité et le loufoque le disputent à l'horreur. Le corps en prend un coup. Il doit se plier aux règles les plus autoritaires et s'il y objecte, il est animalisé ou mutilé. Ça saigne. Si un homme est attiré par une femme mais ne présente pas le même trait qu'elle, il ne lui reste qu'à mentir ou à modifier son corps pour qu'à son tour il soit marqué du même trait. Tel cet homme amoureux d'une femme dont le nez ne cesse de saigner qui cogne son visage contre une table pour saigner comme elle. Réponse du corps au diktat. Le discours fixe une sévère régulation des jouissances, strictement dissociées du désir. Les Solitaires font un choix tout aussi radical de renoncer aux relations sexuelles et se trouvent contraints aux seules jouissances autistiques. Le plaisir partagé est banni.

Dans ce monde répressif, un couple n'est autorisé à se former que sur la base d'une identité de trait. Les places de l'aimant et de l'aimé deviennent alors intenable, leurs fonctions forcloses. Nous ne sommes plus au temps du *Banquet* où se célébrait Eros, mais à celui du *couple pour tous*. Le couple se définit par l'adéquation des partenaires. Lacan indique, dans le Séminaire VIII, qu'entre l'*érasstès* (l'amant) et l'*érôménos* (l'aimé), il s'agit de manque (1). C'est exactement l'envers du couple ici prescrit : aimer revient à donner ce qu'on a, et ce qu'on a, l'autre l'a aussi. Comment dès lors le manque peut-il s'insinuer dans un montage aussi serré ? L'objet recherché chez l'autre est déjà en soi, il est identifié. Le désir est court-circuité. L'amour n'a plus rien d'« un sentiment comique » (2), le malentendu est impossible et, si un discord surgit, la désunion est prononcée. Il faut rester compatible ou bien se séparer.

Aux temps du *donner ce que l'autre a déjà*, quelles brèches peuvent s'ouvrir ? Ce monde normé impose la guerre de tous contre tous – Hobbes ne rejeterait pas ici la proposition. Chacun dénonce l'autre, chacun suspecte l'autre, chacun ment à l'autre pour s'en sortir. La loi féroce qui commande au « être un couple assorti » oblige chacun à louvoyer et à se faufiler comme il peut entre les lignes du discours.

The lobster relève-t-il de la science-fiction ? Les discours totalitaires, passés ou présents, n'ont rien à envier à celui que scénarise Y. Lanthimos. De même, le comportementalisme ne renierait pas les méthodes de contrôle en vigueur à l'Hôtel : dressage des corps et des jouissances, contrôle du plaisir et négation du désir du sujet. La fiction n'est pas si loin de la réalité. S'y ajoute la science qui permet de transformer en animal l'infortuné candidat au couple. Y. Lanthimos dépeint une société normative qui ne laisse aucune place au moindre « grain de fantaisie » ni au plus petit « grain de poésie » (3). Une barbarie rationnelle, une férocité dirigée viennent étouffer les plus légers balbutiements du désir. *The Lobster* éclaire d'une façon radicale ce que Lacan dit des normes sociales dans le Séminaire VI, lorsqu'il invite à analyser « combien elles sont problématiques, combien elles doivent être interrogées, combien leur détermination se situe ailleurs que dans leur fonction d'adaptation » (4). Le film démontre avec justesse que l'ordre qui s'impose du social peut devenir « un ordre qui est de fer » (5).

The lobster a des accents de conte. L'histoire d'un homme qui, par-delà les prescriptions, fait l'expérience inattendue de l'amour, nous est narrée par la voix *off* d'une femme qui s'avère être la compagne Solitaire de David. Tous les deux sont myopes, mais quelque chose d'autre semble avoir ordonné leur rencontre au-delà du trait objectif. Auraient-ils à leur insu remis en

circuit un peu de désir et réhabilite la métaphore de l'amour ? Pour leur plus grand malheur, la chef des Solitaires découvre leur histoire et tentera d'y mettre fin par la dernière des cruautés : rendre l'aimée aveugle. Dans ce monde où il faut être pareil pour faire couple, quelle solution David trouvera-t-il ? En passera-t-il à son tour par une mutilation, se faisant Œdipe aveugle à l'horreur de la ségrégation ? Le film reste en suspens sur cet acte.

Une dernière remarque : pourquoi le homard ? Est-ce pour ses pinces ? Dans le Séminaire XIX, Lacan évoque avec malice l'animal : « Suffira-t-il d'énoncer que [...] *tout animal qui a des pinces ne se masturbe pas* ? C'est la différence entre l'homme et le homard. » (6) En choisissant de se transformer en homard au cas où il ne trouverait personne, David ne dit-il pas, sans le savoir, qu'il ne saurait se satisfaire d'une jouissance solitaire et qu'il ne renoncera pas à la rencontre amoureuse, malgré les discours imposés ?



1 : « Pour le dire dans les formules auxquelles nous avons abouti, vous verrez apparaître clairement l'amant comme le sujet du désir, avec tout le poids qu'a pour nous ce terme, le désir – l'aimé comme celui qui, dans ce couple, est le seul à avoir quelque chose. La question est de savoir si ce qu'il a a un rapport, je dirai même un rapport quelconque, avec ce dont l'autre, le sujet du désir, manque. » Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 47.

2 : *Ibid.*, p. 46.

3 : Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 573.

4 : *Ibid.*, p. 569

5 : Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes errent », *inédit*, leçon du 19 mars 1974.

6 : Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, ... *ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 13.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william franchoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark franchoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.